

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/3 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.3.63607

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

erst noch nicht zu verwirklichen war. Umgekehrt sah Eden – ganz in der Tradition der britischen Gleichgewichtspolitik – in Deutschland nicht nur einen nützlichen Partner in der Auseinandersetzung mit der Sowjetunion, sondern gleichzeitig noch immer une potentielle Gefahr für la sécurité de la puissance insulaire.

Rainer LAHME, Boppard

Paul ERKER, Toni PIERENKEMPER (Hg.), *Deutsche Unternehmer zwischen Kriegswirtschaft und Wiederaufbau. Studien zur Erfahrungsbildung von Industrie-Eliten*, München (Oldenbourg) 1999, VIII–331 p. (Quellen und Darstellungen zur Zeitgeschichte, 39).

Peut-être n'est-il pas trop tard pour présenter au lecteur cette enquête collective, issue d'un programme de l'Institut für Zeitgeschichte sur les élites industrielles allemandes, du nazisme à la reconstruction d'après-guerre. Initialement, l'ouvrage devait comporter les biographies de quinze grandes figures du monde patronal. Il se trouve publié ici sous une forme réduite à six portraits seulement. La problématique, énoncée par Paul ERKER en introduction, est claire. Il s'agit de mesurer le poids des ruptures et celui des continuités dans trois domaines principaux. Celui de la composition du monde patronal tout d'abord: s'est-elle transformée tout au long de la période, tant en ce qui concerne les origines sociales que le profil des carrières ou les critères de recrutement? Celui des mentalités ensuite: y a-t-il ou non évolution dans les réactions des grands patrons face aux événements qu'ils ont vécus? Celui du degré d'autonomie du monde patronal à l'égard des transformations politiques et économiques enfin: ses mutations obéissent-elles à un rythme propre ou reflètent-elles celles présentes dans d'autres domaines de la vie nationale?

Ce sont là de vastes questions, sur lesquelles maints chercheurs ont travaillé, tant en Allemagne que dans d'autres pays. Les portraits présentés ici y apportent des éléments de réponse, nourrissant un débat appelé à d'éternels rebondissements. Ils concernent des figures pour la plupart bien connues. Chaque auteur les évoque en fonction de la problématique retenue, mettant en valeur des éléments susceptibles de l'éclairer, puisés notamment dans les correspondances, mémoires et livres de souvenirs, inédits ou non. Sont ainsi examinés trois grands patrons de l'industrie lourde: Hans-Günther Sohl pour la sidérurgie (Vereinigte Stahlwerke, puis Thyssen), étudié par Toni PIERENKEMPER; Constantin Paulssen pour la métallurgie de l'aluminium (Walzwerke Singen), présenté par Cornelia RAUH-KÜHNE, auteur d'une importante étude sur les entrepreneurs du Wurtemberg-Hohenzollern face à la dénazification; Heinrich Kost pour les charbonnages (Gewerkschaft Rheinpreussen, puis Deutsche Kohlenbergbau-Leitung), vu par Evelyn KROKER. Les trois autres figures appartiennent au matériel d'équipement: Heinrich Nordhoff pour la construction automobile (Opel, puis Volkswagen), dont Heidrun EDELMANN, déjà introductrice d'un recueil de textes émanant de lui, évoque le parcours; Otto Friedrich pour l'industrie du pneumatique, représentant avant 1939 les intérêts de Goodrich en Allemagne, puis président de Phoenix AG, qui se trouve exposé par son biographe, Volker BERGHAIN; enfin le constructeur aéronautique Ernst Heinkel, dont l'itinéraire est relaté très en détail par Paul ERKER.

Dans ce choix, qui n'est aucunement un échantillon et ne se présente pas comme tel, un premier trait frappe d'emblée: la forte homogénéité. Elle provient en partie seulement de l'appartenance de ces hommes à une même génération, car près de vingt années séparent les dates de naissance du plus âgé (Heinkel, né en 1888) et du plus jeune (Sohl, né en 1906). Comptent sans doute davantage le milieu d'origine et les études effectuées. Sur ces six industriels, un seul, Heinkel, fils de petits artisans wurtembergeois, est d'origine modeste. Les autres appartiennent à la bourgeoisie de fonctions (directeurs de sociétés, membres des professions libérales, hauts fonctionnaires), parfois même aux catégories dirigeantes: Paulssen a pour père un plénipotentiaire du grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach au Bundesrat avant

1918. Tous, là encore à l'exception d'Heinkel qui a suivi pendant quelques semestres des cours à la Technische Universität de Stuttgart, sont des ingénieurs diplômés et deux d'entre eux (Sohl et Kost) possèdent le titre prestigieux de *Bergassessor*. Le mariage a pu faciliter leur ascension professionnelle, tel Kost, qui épouse la fille du directeur de la mine Rheinpreussen auquel il succédera en 1932, ou Paulssen, appelé par son beau-père au service commercial de l'usine d'aluminium de Singen dont il est administrateur. Enfin le poids des mentalités traditionnelles, orientées vers la recherche de »l'efficacité dans les fonctions et de l'harmonie dans une société conçue de façon autoritaire«, comme l'écrit Pierenkemper à propos de Sohl, semble prédominant. Il se combine souvent à la valorisation des vertus militaires, qui va bien au-delà du patriotisme pour des hommes dont plusieurs ont combattu durant la Première Guerre mondiale. Celle-ci est particulièrement marquée dans le cas de Paulssen qui, après avoir combattu sur le front des Balkans et en Finlande où il a obtenu la croix de fer de 1^{re} classe, devient chef de corps franc en Haute-Silésie en 1918. Son fils unique, tué au combat en 1941, commandait un sous-marin et ses deux filles ont épousé des officiers.

Parfois, il est vrai, une ouverture vers l'étranger vient tempérer cette prédominance des valeurs traditionnelles. Friedrich part pour l'Amérique en 1922, où il trouve un emploi dans le service commercial de Goodrich, à Akron. C'est le début d'une carrière qui en fera longtemps le représentant en Allemagne du groupe. De même, Nordhoff, après un séjour de deux ans aux États-Unis, devient en 1930 cadre supérieur dans le service commercial d'Opel, au lendemain même de la prise de contrôle de ce constructeur par General Motors. Il y connaîtra par la suite une ascension spectaculaire, devenant en 1940 membre suppléant du directoire, puis, en 1942, directeur de l'usine de camions de Brandenburg, organisée selon les principes fordien, la plus puissante en Europe par sa capacité de production. Mais, d'une part, ces quelques exemples se limitent aux États-Unis, confirmant ce que l'on sait par ailleurs de la fascination qu'exerce sur le patronat allemand le modèle américain au début du XX^e siècle. Ensuite et surtout, ceux-là mêmes qui subissent ce tropisme conservent intacts les traits de mentalité traditionnels dans d'autres domaines, comme si l'emprunt extérieur pouvait se limiter aux aspects purement techniques ou devenir une simple »recette« qu'il suffirait d'appliquer pour rencontrer le succès. Nordhoff, qui ne peut ignorer que son ascension est directement liée à la mise en place de l'économie de guerre, estime, dans une correspondance privée avec un membre du conseil de surveillance d'Opel, que le conflit terminé, les actionnaires américains d'Opel retrouveront avec plaisir une filiale en pleine expansion et espère pouvoir lui-même y continuer à faire la preuve de son efficacité.

Le problème de l'adhésion au nazisme de ces grands industriels se trouve donc posé de façon originale. Il ne suffit pas de rechercher, comme on le fait souvent, s'ils ont pris leur carte de membre du parti ou appliqué avec zèle les directives du régime, notamment en recourant à la main d'œuvre forcée durant la guerre, mais, plus profondément, d'élucider la nature de leur rapport au politique. Certains ne se posent pas de questions, tels Heinkel, pour qui »la politique n'est qu'un étrange bruit de fond à l'arrière-plan«, selon son récit autobiographique paru en 1953: pourvu qu'on le laisse faire, il s'estime capable de fabriquer les meilleurs appareils au monde. D'autres, au contraire, réagissent aux événements, mais leurs journaux intimes révèlent parfois d'étranges va-et-vient. Ainsi Friedrich, pourtant peu susceptible *a priori* de nourrir des sympathies pour le régime nazi, vu son mariage avec une juive aux opinions avancées, se laisse entraîner en 1941, dans l'enthousiasme des victoires, à adhérer au NSDAP, ce qui ne l'empêche pas, deux ans plus tard, de nouer avec l'entourage de Goerdeler des contacts qui provoqueront son arrestation au lendemain de l'attentat de Stauffenberg. En 1945, dans son journal intime, il rêve encore d'une Allemagne remplissant en Europe une »mission« d'intermédiaire entre l'Est et l'Ouest et recherche une »troisième voie« entre capitalisme »sauvage« et économie organisée.

On comprend, dans de telles conditions, que les nouvelles orientations imposées après la guerre aient suscité, de la part des intéressés, beaucoup d'incompréhension. L'adoption de la

libre concurrence, la disparition des cartels, l'ouverture vers les marchés mondiaux, la recherche dans les entreprises de relations sociales de type contractuel sont souvent mal interprétées. Certains les adoptent, d'autant plus aisément qu'elles coïncident avec leurs expériences anciennes. Ainsi Nordhoff qui n'a pu, malgré ses espoirs, conserver ses fonctions chez Opel, mais a été choisi par les occupants britanniques pour diriger l'usine Volkswagen de Wolfsburg, exalte dans ses discours la nécessité de répondre à la demande du public en faveur de l'automobile populaire. »Tous les grands succès industriels de notre temps, déclare-t-il aux élèves de la Technische Hochschule de Braunschweig en 1955, sont des succès commerciaux«. N'avait-il pas commencé sa carrière dans le secteur automobile précisément au service commercial d'Opel?

D'autres, au contraire, récusent implicitement les idées nouvelles. En 1984, au cours d'une interview recueillie quelque temps avant sa mort, Sohl voit dans le redressement d'après guerre de l'Allemagne »une question d'état d'esprit: on ne pensait pas aux différences entre partis et entre classes, [...] on s'est tous retroussé les manches pour travailler ensemble au redressement du pays, sans bâtir de théories ni faire de plans pour l'avenir«. Dans la droite ligne de cet appel aux vertus communautaires et au pragmatisme, une telle présentation souligne la persistance de conceptions qui, au fond, par delà le nazisme, remontent au passé antérieur à la première guerre mondiale.

Ainsi se justifie la conclusion des directeurs de l'ouvrage. Certes, au plan quantitatif, on peut relever une relative discontinuité dans les caractéristiques du patronat allemand de l'avant-guerre aux années 1950: parmi les dirigeants des cinquante premières entreprises industrielles, moins du tiers de ceux qui étaient en place en 1942 le restent en 1953. Mais, retrouvant ici les conclusions déjà présentées par Hervé Joly, dans »Patrons d'Allemagne. Sociologie d'une élite industrielle 1933-1989« (Paris, Presses de Sciences Po, 1996), les auteurs estiment que la rupture est tempérée par le fait que les nouveaux dirigeants arrivés aux leviers de commande sont souvent des hommes qui exerçaient des responsabilités de moindre niveau au sein des groupes, y formant une »seconde ligne« immédiatement disponible. Surtout, en ce qui concerne les mentalités, point sur lequel se situe la nouveauté de leur propos, ce sont de très fortes continuités qui dominent. Elles renvoient, moins aux valeurs en cours durant le nazisme qu'à des traits déjà présents dans l'Allemagne d'avant 1933: croyance dans les vertus de la »communauté de travail«, souci du pragmatisme et de l'efficacité, admiration, limitée à des emprunts partiels, pour le modèle américain. Finalement, Erker et Pierenkemper se déclarent prêts à renverser complètement la présentation souvent donnée du patronat industriel allemand. Entre l'avant-guerre et la période d'après 1945, il y aurait continuité entre des dirigeants qui seraient restés les mêmes, mais rupture dans les valeurs qui les animent. Pour eux, c'est au contraire une relative discontinuité qui existe au niveau des hommes, tandis qu'elle est oblitérée par une forte permanence en ce qui concerne les valeurs sociales.

Jean-François ECK, Lille

Christoph NONN, Die Ruhrbergbaukrise. Entindustrialisierung und Politik 1958-1969, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2001, 422 p. (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft, 149).

What is »de-industrialisation«? What is its historical significance? It is unfortunate that Nonn gives no extended answers to these questions in a book which is otherwise an interesting study to the political response to »Entindustrialisierung« in the Ruhr area. More than any other area in Europe the Ruhr exemplified the process of nineteenth-century industrialisation. Its chief industrial activities, mining coal and making steel, urbanised and enriched a large area, transforming its patterns of life and work. Within a hundred years